

AOUT 1909

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE

Publiée par l'ÉCOLE LITTÉRAIRE

PREMIÈRE ANNÉE

SOMMAIRE

VERS

JEAN CHARBONNEAU. — Incantation	289
JULES TREMBLAY. — Lumen	291
ERNEST TREMBLAY. — L'Ossuaire des Plaines	296
ALBERT DREUX. — Vespérale	300
J.-A. LAPOINTE. — Les Arbres	306
J.-A. LAPOINTE. — Les Chenilles	307
ENGLEBERT GALLÈZE. — L'Erreur	308
ALPHONSE BEAUREGARD. — Les Jones	310

ALPHONSE BEAUREGARD. — Réflexions	316
J.-H. ROY. — La Flûte d'Ebène	317
JULES TREMBLAY. — Le Colysée	318

PROSE

GERMAIN BEAULIEU. — Un Sixième Sens	292
ERNEST TREMBLAY. — Un Broyé politique	301
JULES TREMBLAY. — Mirage	311
ALPHONSE BEAUREGARD. — Page d'Histoire contemporaine	318

Secrétaire de la Rédaction : GERMAIN BEAULIEU

CASE POSTALE 81

MONTREAL

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

(Fondée en 1895)

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française,
PRÉSIDENT D'HONNEUR,
GERMAIN BEAULIEU,
ALP. BEAUREGARD,
JEAN CHARBONNEAU, VICE-PRÉSIDENT,
GUSTAVE COMTE,
HECTOR DEMERS,
GONZALVE DESAULNIERS,
L.-J. DOUCET, TRÉSORIER,
G. A. DUMONT, PRÉSIDENT,
ALBERT FERLAND,
CHARLES GILL,
ALBERT LABERGE,
J. A. LAPOINTE,
LIONEL LEVEILLÉ (Englebert Gallèze),
ALBERT MAILLÉ (Dreux),
E. Z. MASSICOTTE,
EMILE NELLIGAN,
ERNEST TREMBLAY,
JULES TREMBLAY, SECRÉTAIRE,

L'abonnement au TERROIR est de \$2.00 par année pour le Canada et les États-Unis, et de 12 francs pour les pays d'Europe. L'année commence avec le numéro de janvier.

Toute communication concernant la revue doit être adressée au secrétaire de la rédaction.

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 419 et 421, rue Saint-Paul.

INCANTATION

Rayons purs du soleil qui réchauffez les fleurs,
Que d'espoirs à la vie effeuillez-vous dans l'âme !
De vos ors chatoyants aux multiples couleurs,
Plus bienfaisants pour nous qu'un sourire de femme,
Surgissent les torrents, les ruisseaux rafraîchis,
La douceur de l'aurore et son parfum qui grise ;
Et les arbres, l'hiver, graves et réfléchis,
Dont les branches pleuraient dans le froid et la bise,
Redressent maintenant leurs fronts vers les sommets.
Oui, vous rajeunissez les espérances mortes,
Rayons purs qui semblez faire éclore à jamais
L'odorante senteur des roses à nos portes...

C'est l'exquise saison des lilas dans les champs,
C'est le réveil troublant des frêles marguerites,
L'envol par les grands bois des oiseaux et des chants
Qui, dans les feuilles font joyeusement leurs gîtes.
C'est l'éblouissement des terrestres beautés ;
C'est l'harmonie aux sons de miel, aux bruits de lyre,
La splendeur radieuse et douce des étés...
Vous êtes tout cela, rayons purs de tendresse,
Et vous nous prodiguez dans des coupes d'or fin,
Avec l'enivrement, l'inépuisable ivresse
De l'amour enchanteur et des rêves sans fin.

Rayons purs du Soleil qui redonnez au monde
Le charme des saisons et leur sérénité,
Qui retrouvez pour nous la semence féconde
Et qui donnez à tous la joie et la clarté ;
Rayons dont la chaleur fortifiera les sèves
Et qui ferez géants les chênes des forêts ;

Qui ferez reverdir les vieux ans de nos rêves,
Tout autant que les blés abondants des guérêts ;
Purs rayons qui peignez en des apothéoses
Les décors enchantés qui nous charment les yeux ;
Qui refaites la vie à l'être ainsi qu'aux choses
Et qui nous révélez la majesté des cieux ;

Rayons qui dissipez le noir ennui de vivre
Et qui savez si bien effacer le passé ;
O vous que nos espoirs s'acharnent à poursuivre
Dans la tranquillité du soir, le cœur lassé ;
Rayons qui remplissez les profondeurs sacrées,
Dissipant, le matin, tous les doutes pervers ;
Vous qui vîtes grandir les races exécrées
Et qui contemplerez la fin de l'univers ;
O vous, dont la lumière éblouissante et sure
Détermine le cours des lointains océans ;
Rayons qui commandez à toute la nature,
Qui pouvez révéler la noirceur des néants ;

Rayons purs du Soleil qui couronnez les cimes
Et qui pouvez apprendre aux hommes à penser ;
Versez-moi votre ivresse et vos clartés sublimes,
Envahissez mon âme et daignez l'embraser.
Faites que pour chanter votre gloire infinie,
Mes strophes aient le souffle exalté de l'amour
Et l'inspiration profonde du génie ;
Faites que pour écrire en lettres d'or, un jour,
Un poème laissant d'indélébiles traces,
Je puisse comme vous, contre les coups des ans,
Mépriser dans mon cœur les morsures du Temps
Et comme toi, Soleil, dominer les espaces !

Jean CHARBONNEAU.

LUMEN

Le rythme sans repos des innombrables mondes
Traverse l'infini du profond firmament ;
Planète, nébuleuse, étoile, aveuglément
Roulent dans l'inconnu des orbés et des ondes.

Nautoniers et pasteurs, depuis les millénaires,
Interrogent en vain l'immensité sans bords,
Maëlstrom insondable où vont les peuples morts
Se perdre dans les flots d'astres embryonnaires.

Si la pensée humaine, en écartant son voile,
S'obstine à rechercher le mot mystérieux
De l'espace et du nombre, au sein des vastes cieus,
A l'heure où l'horizon s'assombrit et s'étoile ;

Et si, lorsque le soir se répand sur le globe,
Le sceptique réclame au gouffre sidéral
Le secret de la vie ou du pair sépulcral,
L'Invisible, toujours, à l'esprit se dérobe.

Et les vieilles erreurs aux lentes agonies
Ont longtemps défié les progrès du Savoir,
Jusqu'au pinacle altier qu'il laissait entrevoir
En appuyant l'essor et l'espoir des génies.

Si, la nuit, le devin qui guette les augures
Au dédale éthéré des constellations,
Epuise le secours des vagues notions
Ou la naïveté des sciences obscures ;

Si l'astrologue voit la plaine lumineuse
Avec les instruments qui sondent les soleils,
Leurs âpres passions ont de sombres réveils :
L'impuissance a brisé la tâche ténébreuse.

Les rêveurs ont scruté dans le lourd météore
L'arcane du grand-cœuvre où Rhazès a pâli.
Mais les métaux fondaient dans le creuset rempli
Comme une goutte d'eau que la brise évapore.

La lumière se cache au fond de l'Empyrée.
Et tout dans l'univers, la manifeste au jour.
Et les parfums des fleurs et le vol de l'autour
Enseignent aux vivants la doctrine inspirée.

Sans cesse elle luira, la divine étincelle :
Dans les astres, là-haut ; dans les cœurs, ici-bas.
Mais les Sages, vaincus, ne la comprendront pas.
Aux simples, seuls, Dieu dit sa grandeur éternelle.

Jules TREMBLAY.

UN SIXIÈME SENS

Dans un article très intéressant, M. Gaston Bonnier, de l'Académie des Sciences, annonce la découverte d'un sixième sens chez les animaux, celui de la direction.

Jusqu'ici, on n'avait encore reconnu, chez les animaux même les mieux organisés, que ces cinq sens, que tout le monde connaît : le toucher, la vue, l'ouïe, l'odorat et le goût. A l'aide de ces sens, l'animal — et j'inclus l'homme dans cette désignation, son corps le rattachant étroitement à toute la série — perçoit les objets extérieurs, éprouve des sensations et manifeste des réactions qui se traduisent par des mouvements volontaires.

Comme le dit très bien M. Gaston Bonnier, " les pensées, les raisonnements, les actes résultant de l'intelligence ou de l'instinct, l'idée même que nous nous faisons de tout ce qui nous entoure,

toutes nos manifestations vitales résultent des impressions que nous fournissent les cinq sens". Or, se basant sur certaines expériences qui lui paraissent concluantes, M. Gaston Bonnier croit avoir découvert, chez les animaux, un sens qui n'existe pas chez l'homme, sens que certaines espèces, entre autres les abeilles et les fourmis, chez les insectes, les pigeons et les hirondelles, chez les oiseaux, possèdent à un haut degré et qui donne à ces animaux la faculté de pouvoir revenir directement au nid, lorsqu'on les en a éloignés. A ce sixième sens, il donne naturellement le nom de sens de la direction. " Si, dit-il, la faculté de se diriger en ligne droite vers sa ruche, à n'importe quelle distance pouvant atteindre ou dépasser deux kilomètres, ne dépend d'aucun des cinq sens que nous connaissons, c'est donc que l'abeille possède un sixième sens, le sens de la direction".

Il me semble que c'est conclure un peu vite. D'abord, il faudrait qu'il fut bien prouvé que cette faculté ne repose sur aucun des sens connus. Qui peut affirmer que la vue ou l'odorat n'aient rien à faire ici ? Ensuite il ne faut pas oublier qu'un sens suppose un organe, sans lequel il ne pourrait exister. Or comme les organes des sens sont les portes d'entrée des impressions matérielles, il en résulte que la nature a voulu que ces organes soient situés convenablement pour recevoir ces impressions et les transmettre au cerveau ; ce qui fait que l'on peut toujours facilement localiser ces organes. N'est-il pas imprudent d'annoncer la découverte d'un sens avant d'en avoir trouvé l'organe ? Leverrier a pu annoncer l'existence de Neptune, sans avoir vu cette planète ; là, tout reposait sur une question de chiffres : il n'en est pas ainsi dans le cas présent, et, certes, les expériences de M. Gaston Bonnier ne me semblent pas aussi implacables que les calculs de Leverrier.

Donc, il faut un organe pour établir un sens : que peut bien être l'organe du sens de la direction ? où est-il chez l'insecte, chez l'oiseau ? Il est malheureux que M. Gaston Bonnier ne nous le fasse pas connaître. Il nous dit bien que, d'après certaines expériences, ce sens pourrait résider en une région de la masse nerveuse, située dans la tête de l'insecte ; mais tout cela est bien vague, et peut-être eut-il fait mieux de poursuivre ses recherches dans le cerveau du pigeon voyageur, qui est doué à un si haut degré de ce sens de la direction.

Ce qui m'étonne, c'est que M. Gaston Bonnier affirme carrément que ce sens de la direction n'existe point chez l'homme. Qu'en sait-il ? Sur quoi peut-il établir son assertion ? Si ce sens existe chez les êtres inférieurs en organisation, pour quelle raison n'existerait-il pas chez ceux dont l'organisation est plus complexe et, par tant, plus parfaite ?

Nul n'ignore que l'intelligence est, jusqu'à un certain point, l'ennemie de l'instinct. Et, soit dit en passant, si la faculté de la direction est un sens, est-ce que l'instinct n'en pourrait pas être un autre ? Or, de cet instinct, qui est d'autant plus développé chez la bête, que la bête est dépourvue d'intelligence, l'homme n'est pas complètement privé. Que d'actes nous commettons continuellement qui ont pour point de départ, non notre intelligence, dont nous sommes orgueilleux, mais bien notre instinct, qui nous donne avec la bête un si puissant trait de ressemblance ! Est-ce que ce n'est pas par instinct, tout à fait machinalement et — qui sait ? — peut-être guidé par le sens de la direction, que l'homme, absorbé dans une pensée dominante, se dirige chez lui, tout droit, sans dévier un seul instant de la route qu'il doit suivre ? On me dira que c'est question d'habitude : ne pourrait-on pas répondre de la même manière quant à ces abeilles sur lesquelles a expérimenté M. Gaston Bonnier ? Ne serait-ce pas par habitude qu'elles reviennent directement au rucher, constamment affairées qu'elles sont d'aller butiner dans les champs voisins ? N'est-ce pas par habitude que le cheval s'en revient de lui-même directement à son écurie, après la journée de labeur ? L'habitude est si forte — ne l'a-t-on pas appelée une seconde nature ? — que j'ai connu des gens qui, distraitemment, s'en retournaient, ainsi que le bon cheval après son labeur, au logis qu'ils habitaient quelques jours auparavant, oubliant que, depuis, ils avaient changé de domicile.

M. Gaston Bonnier prétend que la faculté des abeilles de se diriger directement vers leur ruche ne dépend d'aucun des sens que nous connaissons. Il ajoute qu'il ne peut être, là, question de vue ou d'odorat. Pourquoi pas ? Chacun sait comme il est curieux de voir arriver de toutes parts les insectes nécrophiles vers le cadavre du pauvre petit animal tombé dans la lutte pour l'existence. D'où viennent-ils ? nul ne sait. Qu'est-ce qui, de loin, leur révèle subitement l'existence de cette nouvelle pature ? Nul ne sait. Dira-t-on que c'est le sens de la direction ? N'est-ce qu'un simple instinct ?

N'est-ce pas plutôt un odorat plus facilement impressionnable chez ces petits êtres que chez les autres animaux ? C'est mon opinion.

Pour mieux établir l'existence de ce sixième sens, M. Gaston Bonnier affirme, assez gratuitement, il faut le reconnaître, qu'il se trouve chez les animaux des sens que nous n'avons pas. Sans doute, il ne m'est pas permis de nier, car, dans le champ de l'inconnu, il est aussi imprudent de nier que d'affirmer ; mais, par exemple, il m'est bien permis de douter. S'il nous disait que, ne connaissant pas encore à perfection la machine admirable qu'est le corps de l'animal, il nous est permis de croire que l'animal a peut-être plus d'un sens qui a jusqu'ici échappé à nos observations, peut-être me rallierais-je à son opinion. Mais je suis d'avis que l'homme, dans la série des êtres, est le plus parfait, et que son organisme ne le cède en rien à celui d'aucun autre animal ; et c'est parce qu'il est le plus parfait des animaux qu'il doit nécessairement réunir les qualités physiques des espèces inférieures.

Bien plus, ses sens offrent en général un perfectionnement plus grand que ceux des autres animaux, par ce fait surtout que l'intelligence vient suppléer à la faiblesse inhérente à la matière. Dans l'ensemble, aucun animal ne donne autant de perfection ; et chez les espèces où l'un des sens paraît mieux exercé que chez l'homme, il y a plus que compensation à cause de la déplorable imperfection de certains autres sens.

Donc, je ne crois pas au sixième sens de M. Gaston Bonnier. Loin d'arriver à la découverte de nouveau sens, il est tout probable que des observations plus suivies ramèneront tous les sens à un seul, le toucher. L'odorat comme la vue, comme l'ouïe, comme le goût ne sont en somme que des modifications du toucher : tout se résume à la sensation qui est transmise au cerveau par les organes qui mettent l'âme humaine et l'âme animale en communication avec le monde extérieur.

C'est le grand tort de la science moderne de vouloir étayer des théories nouvelles sur des observations faites à la légère ou mal contrôlées. Rien ne devrait être nié, rien ne devrait être affirmé qui ne soit démontré de façon péremptoire. C'est peut-être ce qui fait que les partisans de l'évolutionisme et ceux de la théorie de l'immuabilité de l'espèce seront toujours des ennemis irréconciliables.

Germain BEAULIEU.

RIRE ET PLEURER

Toute la journée on a dansé sur la tombe
des héros des plaines d'Abraham. Les ma-
rins français, qui avaient eu le cœur broyé
par ce sacrilège, firent, le soir, pour les morts
un concert héroïque.

26 juin 1903.

(LES JOURNAUX).

L'OSSUAIRE DES PLAINES

Sur le plateau voisin des cieux,
Ensevelis au champ de gloire,
Les rudes soldats, nos aïeux,
Dorment en rêvant de victoire.

Et, trompant le lointain réveil,
Près de la falaise géante,
Pour bercer leur dernier sommeil
Depuis trois cents ans la mer chante.

Le vent, pour eux, se fait charmeur,
Rythmant d'étranges liturgies
Et quand il cesse sa clameur,
La brise dit des élégies.

Des sources, sous les floraisons,
Chantonnent en leur cours tacite
Comme un murmure d'oraisons
Que tout bas dans l'ombre on récite.

Ce sol, qu'ils croyaient un berceau
Quand ils abordèrent la plage,
On le leur donna pour tombeau
Et le cap se fit sarcophage.

Il ne faut pas moins de grandeur
Pour tout soldat héros qui tombe ;
Dieu s'est chargé de la splendeur
En leur donnant ce mont pour tombe

Parfois, des voiles du pays,
Pour calmer leur désespérance
Et réparer les vieux oublis,
Apportent des parfums de France.

Mais qui vient troubler leur repos ?
Que veut ce flot carnavalesque ?
Ce déploiement, à quel propos
Et pourquoi cette soldatesque ?

C'est la fête battant son plein
Où la foule va, l'air ravie,
Singer les hauts faits de Champlain
Et ce qui lui coûta la vie.

Ils vont par groupes débraillés,
Gauches en leur rôle servile,
Traînant les drapeaux mitraillés
Qui flottent sur ce vaudeville.

Panaché, portant beau, coquet,
On voit un farceur Henri Quatre
Se pavaner en freluquet,
Lui, qui ne savait que se battre.

Tous ceux qui sur un monument
Devraient rappeler notre histoire
Reposent dans l'isolement,
Oubliés sur le promontoire.

Des Monts et monsieur de Tracy
Près d'un Frontenac qui ronchonne
Enlèvent un Montmorency
En une danse folichonne.

On s'émeut à profusion,
En vain on tente une harangue,
Babel ! c'est la confusion
Nul ne parle la même langue.

.....
Quand le crépuscule mourant
Sur la terre eut jeté ses ombres,
Que tout le peuple délirant
De ses jeux laissa les décombres,

Du vieux champ d'honneur profané
On put voir l'aspect pitoyable ;
Le flot joyeux a tout fané ;
C'est flétri, morne, lamentable !

Mais à cet affront insensé
Les dormeurs du lieu solitaire,
Eux, sur qui le peuple a dansé,
Surgissent soudain hors de terre.

O terreur ! comme ils sont nombreux !
Ils remplissent la vaste plaine,
Soldats, laboureurs, tous ces peux ;
L'estrade géante en est pleine.

Vers la pâle lune qui luit
Un murmure grave s'élève,
Troublant le calme de la nuit
Comme un long sanglot qui s'achève.

Les fantômes se sont dressés
Dès les premières notes vagues,
Les sons arrivent plus pressés,
De là-bas, au loin, sur les vagues...

Le rythme devient plus uni,
Plane sur l'onde fugitive
Pour se perdre dans l'infini
Comme une romance plaintive.

Puis cela revient grandissant,
Et les morts, debout dans l'estrade,
Reconnaissent l'hymne grisant
Chanté par les gars de la rade.

C'est l'hymne de la Liberté,
Mêlant des mots dont ils sont ivres,
La solennelle majesté
A l'éclatante voix des cuivres.

Pour calmer le regret amer
Des preux qui sont sur la falaise,
Les marins, les clairons, la mer,
La mer chantait la Marseillaise...

A ce chant que l'écho grandit,
Portant aux spectres l'espérance,
Le promoteur répondit :
France merci ! Vive la France !

Ernest TREMBLAY.

VESPÉRALE

O Poète, le soir descend enveloppeur.
Laissons, dans l'ombre exquise et flottante, nos âmes
Vagabonder ainsi que les spectres de femmes
Comme on en voit souvent en le rêve trompeur
Qui nous hante, quand vient le soir enveloppeur.

Je sens grandir en moi d'invincibles tristesses ;
Comme toi j'ai l'esprit et le cœur torturés,
A force de songer aux chagrins demeurés
En l'intime recoin des secrètes détresses,
Ce trou sombre de l'âme où pleurent nos tristesses.

Remémorons tous deux, par ce soir embaumé
Des discrètes senteurs de l'automne en les pentes,
Où des exhalaisons s'élèvent languissantes,
Les ivresses d'antan pour que, le cœur charmé,
Nous éprouvions l'extase ancienne d'être aimé.

Laissons partir notre âme, en vol de libellule,
Vers les étoiles d'or aux rayons déliés
Où sont allés les chers serments inoubliés,
Dans le pays du rêve, en la divine Thule,
Tous les baisers défunts en vol de libellule.

Et là, pour ne plus voir les tares d'ici-bas,
Loin des foules, du bruit et de l'ignominie,
Nous nous enivrerons de sublime folie,
Aux constellations, et quand nous seront las,
Nous nous reposerons dans les astres, là-bas.

Albert DREUX.

UN BROYÉ POLITIQUE

Aux heures de lassitude, j'éprouve une indéfinissable sensation de plaisir, à rester les yeux mi-clos, regardant les capricieuses spirales de la petite fumée bleutée, monter de ma cigarette.

Il semble alors que le nuage odorant n'est plus qu'une gaze transparente, voilant imparfaitement, tout juste pour en atténuer les contours, les tableaux où s'agitent mélancoliquement les êtres connus aux heures de mon aventureuse et pénible jeunesse.

Parmi ces visions fugitives, il en est une qui revient, plus familière, à l'appel de mes souvenirs.

C'est l'histoire de la vie d'un pauvre broyé de la politique.

Il s'appelait X... Il n'était pas beau. La rudesse apparente de son caractère ne lui avait gagné que de lointaines amitiés ; pourtant il était tendre et bon.

Encore adolescent il se jeta avec frénésie dans la vie publique (juste appellation pour une existence qu'on donne aux autres) et, l'engrenage le prenant, il ne parvint plus à s'arracher alors qu'il était temps de se sauver.

Au cours d'une campagne politique, il prit le germe d'une maladie qui devait rapidement le conduire au tombeau.

Malade, il fut déserté de tous. Je me rappelle encore le pauvre logis où il passait ses jours en écoutant l'horloge égrener monotone-ment les heures, comme s'il guettait sur le cercle numéroté, un signal indiquant la dernière pour lui.

Il gardait l'attitude morne du poitrinaire. Ses mains longues et blanches, ossifiées sous le derme, tombaient sur ses genoux dans un déliement morbide.

Plusieurs fois je le surpris, alimentant le feu de l'âtre avec des brochures politiques. Un jour, s'emparant d'un recueil des discours d'Honoré Mercier, il le lança contre un cadre dont la gravure représentait le ministère et les élus du Parti National.

— Tas d'ingrats ! râla-t-il.

Il s'effondra sur le vieux divan et sanglota comme un enfant, pendant qu'à ses pieds, le volume mutilé agitait ses feuillets, avec un bruit de battement d'ailes, quelque chose comme l'écho lointain, l'écho affaibli des applaudissements que l'éloquence avait arraché aux hommes.

Du pied, il repoussa le livre.

— Tas d'ingrats !

Je voulus le consoler. Il me prit la main et dit :

— Toi, tu as ma nature ; je voudrais vivre pour t'indiquer les aspérités qui m'ont fait tomber.

— Mais qu'avez-vous donc ?

Alors il me racontait sa vie politique, sa vie donnée aux autres, l'oubli et l'ingratitude humaine.

— *Trista est mea vita*, murmurait-il.

.....
.....
.....

Je compris toute la délicatesse de cette pauvre âme malade, un jour que des jeunes filles étaient venues à la maison.

Refoulant au fond de lui-même toutes ses amertumes, et voulant offrir aux fraîches beautés quelques vers qu'elles sollicitaient de lui, il s'enferma et revint peu après, souriant tristement, avec à la main, trois feuillets couverts d'une écriture tremblée.

Le soir tombait, un soir de novembre gris et pleureur.

Avez-vous jamais remarqué comme il règne autour d'un poitrinaire une atmosphère toute spéciale ? Pour l'égayer, souvent la joie est fausse, on étouffe tous les bruits, la vie est calfeutrée comme si on craignait qu'un peu du malade ne parte trop tôt, par les ouvertures du logis.

C'était tel ce soir-là.

S'asseyant dans un grand fauteuil propice aux paresseuses malades, il lut, dans le clair obscur du soir envahisseur, ce que son cœur avait dicté pour nous, qui commençons la vie, alors qu'il sentait la sienne lentement s'en aller.

Il avait intitulé sa pièce de vers : " Le temps qui passe ".

Laissez passer les flots du Temps
Sur vos têtes de dix-sept ans,
O jeunes filles !
Laissez le noir fleuve couler
Sans pour cela cesser d'aller
Sous les charmilles.

Sur vos cheveux d'ébène ou d'or
Laissez les ailes de la Mort
Passer dans l'ombre.
Pour vous est le jour radieux,
Pour nous, mornes et soucieux,
Est la nuit sombre.

Cueillez sur les bords du chemin
La marguerite et le jasmin,
Les fleurs sont vôtres ;
Cueillez, sans vous inquiéter
Si ce qu'on en peut convoiter
Succède à d'autres.

Vous avez droit de les cueillir,
Prenez et tâchez de choisir
Les plus nouvelles ;
Vous savez, les plus jeunes fleurs
Sont comme les plus jeunes sœurs,
Toujours plus belles.

Sur vos fronts jamais obcurcis,
Que les peines et les soucis
Passent rapides,
Car ce n'est que pour nous que sont
Les chagrins, qui sur notre front
Tracent des rides.

Pour vous le papillon vermeil !
Pour vous l'azur et le soleil
Et l'espérance !
Pour nous le mal et le remords.
Pour nous les mauvais coups du sort
Et la souffrance !

Pour vous tous les plaisirs du cœur !
Pour vous la paix et le bonheur !
Pour vous la vie.
L'Oubli pour nous, pour nous l'Ennui,
Et ce mal pire que l'Oubli,
Pour nous l'Envie !

Pourtant, n'abusons pas, enfants,
De tous ces espoirs chatooyants,
Candides âmes !
Vous m'en voudrez, si par hasard
Vous devenez, un peu plus tard,
De vieilles femmes.

Que sont devenus, direz-vous,
Les beaux rêves qu'a faits pour nous
Ce lourd poète ?
Et vous irez par le chemin
Un bâton noueux, à la main,
Branlant la tête !...

La pauvre voix cassée, qui haletait plutôt qu'elle ne parlait, s'était depuis quelques instants arrêtée, que nous écoutions tous encore dans un attendrissement recueilli.

La poésie qui aux mots prête des ailes, avait peuplé l'appartement d'oiseaux invisibles, et dans la douceur extatique où nos âmes étaient plongées, il semblait que nous entendions le vol léger, la musique berceuse des mots ailés.

Epuisé, le malade avait fermé les yeux dont la meurtrissure bleutée s'élargissait vers les joues qu'une légère rougeur colorait.

Les jeunes filles, l'âme lourde, avaient les traits empreints de la douce et navrante mélancolie du chagrin qui ne veut pas pleurer.

Il faisait triste dans tous les cœurs.

— Chantez-moi quelque chose, supplia la voix du malade.

L'une d'elles se mit au clavier et détailla une calme mélodie.

La voix chantait cette ode admirable de Lamartine :

Le soir ramène le silence.
Assis sur ce rocher désert,
Je suis dans le vague des airs,
Le char de la nuit qui s'avance

.....
.....

Cela finissait par les mots :

Doux reflet d'un globe de flamme.
Charmant rayon que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu,
Porter la lumière à mon âme ?

.....
.....
.....
.....

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui t'implore,
Rayon divin es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?

La voix douce et lente allait profondément pincer les fibres les plus endormies du cœur.

“ Merci ! dit le malade, le jour qui pour moi ne doit pas finir, est déjà commencé... ”.

Pauvre X ! quelques jours après son âme s'en était allée avec la chute de la feuille.

La politique l'a tué et il valait mieux que vous tous, ses compagnons d'alors, qui le reconnaissez sous les traits que je viens d'esquisser, mais.....

.....ah ! cela suffit !.. Car je sens des mots amers, des mots barbelés me venir aux lèvres.

Voilà pourquoi aux heures de lassitude, j'éprouve une indéfinissable sensation de tristesse — tristesse que j'aime — à rester les yeux mi-clos, regardant les capricieuses spirales de la fumée bleutée qui monte de ma cigarette.

On y voit tant de choses !

Ernest TREMBLAY.

LES ARBRES

Les arbres, las de voir l'humanité souffrir,
D'entendre le sanglot des choses, de couvrir
De leur ombrage épais, tant de désespérances ;

Les arbres, bien qu'ils soient de francs et fiers amis,
Dans le rêve nocturne se sont endormis,
Sans vouloir plus longtemps gémir de nos navrances.

Ils se sont endormis, graves et solennels,
Avec le dernier chant et le dernier murmure,
Et la froide clarté des astres éternels
Coule, vague d'argent, à travers leur ramure.

Sur mes amours jetés au combat sans armure,
Sur mes remords muets, sur mes désirs charnels,
Sur le charme flétri de ma jeunesse mûre,
Ils se sont endormis, les arbres fraternels.

J.-A. LAPOINTE.

LES CHENILLES

Quoi ! vous avez peur des chenilles !
Madame, c'est déconcertant.
Ces petites bêtes gentilles
Jamais ne vous mordront, pourtant. —
Quoi ! vous avez peur des chenilles !

Madame, regardez-les donc
Avec vos doux yeux de pervenche.
Quelle grâce ! quel abandon !
Tenez, au bout de cette branche,
Madame, regardez-les donc.

Elles sont quatre, elles sont quatre
Qui s'étonnent de vos beautés.
Sentez-vous leurs menus cœurs battre
Sous les déclinantes clartés ? —
Elles sont quatre, elles sont quatre.

Non, vous ne les haïssez pas ;
Vous vous penchez un peu vers elles,
Et, c'est sûr, vous pensez tout bas :
Vraiment, les chenilles sont belles !
Non, vous ne les haïssez pas.

Voyez le bleu de leur corsage.—
C'est beaucoup le bleu de vos yeux.
Bleu délicat, bleu pur, bleu sage,
Bleu des rêves délicieux,
Voyez le bleu de leur corsage.

Madame, expliquez-vous enfin.
Que reprochez-vous aux chenilles ?
Comme vous et moi d'avoir faim ? —
De trouver bonnes vos charmillles ? —
Madame, expliquez-vous enfin.

Bravo ! vous gardez le silence.
J'ai gagné, je crois, mon procès,
Et, vieux rimeur sans éloquence,
Je veux dire à tous mon succès.
Brave ! vous gardez le silence.

Maintenant, voulez-vous, rentrons :
La nuit n'est plus qu'à quelques lieues.
Ensemble nous composerons
Une aubade aux chenilles bleues.—
Maintenant, voulez-vous, rentrons.

J.-A. LAPOINTE.

L'ERREUR

L'erreur c'est nous : mélanges d'ombre et de lumière ;
Bonté sainte en l'instinct bestial prisonnière ;
Volonté mue au gré de sens capricieux ;
Justice tâtonnante, un bandeau sur les yeux ;
Somnambule qui parle et s'émeut dans un songe ;
Vérité qu'assombrit un voile de mensonge.
L'erreur, c'est d'être, ainsi qu'un dieu dans un enfer,
Une âme de clarté murée en de la chair,
Et d'aller, sans repos, d'une course inféconde,
Recherchant l'infini, partout, en ce bas-monde.

Pour reculer sa borne, éloigner l'horizon,
Notre âme frappe en vain aux murs de sa prison ;
Et, de son long effort la récompense amère,
C'est d'entrer plus avant, toujours, dans le mystère.
Qu'importe d'établir, en de clairs exposés,
Que d'atomes divers les corps sont composés ?
D'avoir sondé la mer et dénombré les astres ;
D'en avoir observé le cours et les désastres ?
Qu'importe d'avoir pu dompter les éléments ?
Assoiffés d'infini, Philosophes ! Savants !
Que nous ont découvert vos systèmes célèbres ?
Sinon un mur toujours plus épais de ténèbres.
Et qu'avez-vous appris, dans le mal ou le bien,
Au delà de l'aveu que vous ne savez rien ? ...
La vérité, pourtant, c'est notre fin suprême
Et l'unique beauté vraiment digne qu'on l'aime.
C'est elle seule en qui l'âme peut s'apaiser
Et, comme en un bon lit de fraîcheur, reposer.
.....
Allez ! rêveurs épris d'une tâche sublime,
Gravissez vos sentiers vers l'invisible cime.
Sans craindre la fatigue et sans compter les jours,
Dans la brume des cieux, montez, montez toujours.
Allez ! penseurs ardents, à la matière en butte —
Le triomphe est plus grand d'une plus âpre lutte —
Et, quand vos pieds lassés, soudains, n'en pourront plus,
Courage ! le malheur désigne les élus.
Marchez ! c'est là ... l'endroit où tout espoir succombe...
Le vrai soleil de Dieu luira sur votre tombe.

Englebert GALLÈZE.

LES JONCS

Les joncs frémissent à peine
Sous le doux vent échappé
Des champs de trèfle coupé
Dans les lointains escarpés.
Calmes sous la pure haleine,
Les joncs frémissent à peine.

Les joncs penchent mollement
Leur tige au-dessus de l'onde
Qui chante, la vagabonde,
Les pleurs et le deuil du monde.
Quel morne gazouillement
Berce les joncs mollement !

Les joncs regardent la lune
Qui d'un charme les endort.
Plus d'odeur de trèfle mort,
Les ondes cessent l'accord
Dont la tristesse importune
Les joncs tout droits sous la lune.

Alphonse BEAUREGARD

MIRAGE

Pour ma part, je n'avais jamais cru aux manifestations surnaturelles qu'on attribue au citoyen d'Outre-tombe. Je niais, ayant toujours été d'une complète indifférence pour ce qui touche, de près ou de loin, aux mystères de l'occultisme.

Aussi, lorsque notre ami commun, Janvier Bordeau, rédacteur des dépêches à la *Lumière*, voulut, un soir, exprimer ses théories sur l'au-delà, et nous faire admettre la fréquence des "avertissements" et des apparitions, j'accordai mes suffrages aux rieurs et, avec eux, je criblai l'excellent Janvier de sarcasmes, que je croyais alors fort spirituels.

Allons donc, réclama Jean Descaves, tu sais bien qu'il n'y a rien de surnaturel.

— De l'extraordinaire, tout au plus, décida Jacques Lémery.

— Tout ce qui arrive est possible, pontifia un troisième ; c'est notre ignorance qui nous fait voir du miracle dans ce qui est naturel, mais incompréhensible.

Une discussion assez vive s'était engagée entre Bordeau et les quatre ou cinq journalistes.

On avait parlé des légendes de la Veillée des Morts et, enfin, des aventures inexplicables qui mettent parfois les vivants en communication avec les trépassés.

Les opinions les plus bizarres, les plus drôles, comme les plus profondes, s'étaient suivies dans cette dissertation tapageuse. On récusait, on admettait, de part et d'autre. Jamais cacophonie semblable de réparties ne s'était fait entendre dans le sanctum de la rédaction.

Bordeau tenait bon contre l'avalanche des contradictions et, sans abdiquer en rien ses croyances, il demanda aux camarades :

— Ainsi, vous ne convenez pas du surnaturel, dans certaines circonstances ?

— Non, cent fois non, hurla le chœur des protestataires.

— Parfait. Ecoutez-moi. Vous savez qu'avant d'entrer au service du journal, j'étais télégraphiste de nuit à Shepley, petite gare en

plein bois, à cinquante milles de la capitale du Montana, Hélène. C'est dire que j'avais des loisirs. De neuf heures du soir à six heures du matin, je passais, journellement, huit heures seul, et six à ne rien faire.

“ Shepley était alors un point assez important du “ Montana and Coast ”. Les convois de marchandises s'y garaient en attendant le passage des rapides et des express. Pour vous donner une idée du trafic qui s'y faisait, j'ajouterai que, plusieurs fois, j'avais dû remplir les deux voies de garage, les voies de remisage et les voies blanches de fourgons chargés, afin de permettre aux trains de voyageurs de continuer leur route.

“ La voie s'étendait droite, à l'ouest de la gare, sur un parcours de deux milles, puis bifurquait brusquement dans les bois, pour gravir la montagne qui conduisait vers Hélène et vers l'embranchement du parc national américain de Yellowstone, au sud. A une distance de dix milles, à peu près, se trouvait la Cave de la Mort, ainsi nommée à cause des collisions et déraillements qui s'y produisaient fréquemment.

“ Figurez-vous une pente de cinquante pieds au mille, sur un parcours de trois quarts de mille, dans une courbe faisant demi-cercle complet, en contournant le pan granitique de la montagne. L'intérieur de cette courbe s'allongeait vers la base dans un précipice d'eau bouillonnante.

“ Cet endroit, devenu célèbre, pour ainsi dire, par des souvenirs terribles de désastres, inspirait les histoires superstitieuses des cantonniers.

“ Toutes les nuits, à minuit et demie, le rapide de San Francisco passait à Shepley. En même temps, le train de marchandises No 3 se garaît, puis repartait cinq minutes après le passage du rapide, vers les districts miniers de l'est montanais.

“ Le conducteur Seymour et le serre-frein Crowley, du train No 3, étaient les seuls camarades que j'eusse admis dans mon intimité, à cause de leur franche bonhomie et de leurs connaissances variées. J'attendais toujours leur arrivée avec impatience, car leur courte visite était pour moi l'occasion d'une agréable causerie.

“ Or, le soir du 31 octobre 1898, trois mois après mon entrée en service, il m'advint, au sujet de cette Cave de la Mort, une aventure dont je me souviendrai toujours.

ze ou vingt bonnes minutes, au moins. Toutefois, je pouvais bien avoir été le jouet d'une illusion, et il était possible que la dépêche fût venue sur ma clef sans que je m'en fusse rendu compte.

“ Je m'informai à la gare de Brownrigg, à cinq milles en deça de la Cave, et l'on m'assura que le 3 n'avait pas encore paru et qu'il n'y avait pas de dépêche sur le fil. J'en avais assez. Je regardai l'horloge. Il était minuit quinze. Je songeai alors que si le train n'était pas encore passé à Brownrigg, il ne pouvait jamais toucher à Shepley à minuit trente.

“ Je ne sais pourquoi, mais cette intervention mystérieuse des éléments, en plein milieu de ma rêverie, me jeta du froid dans le dos. En somme, qu'était-il arrivé à nos amis ?

“ J'en étais à ces réflexions lorsqu'en regardant, comme malgré moi, dans la direction de la Cave, j'entendis un coup de sifflet lointain, et j'aperçus une lumière rouge s'allumer à un endroit de la voie où je n'avais jamais remarqué de disque ou de sémaphore. Un projecteur brilla, d'abord faible, diffus, à travers la bourrasque, puis s'avança, grossit, m'éblouit. Une cloche sonna et j'entendis clairement, sur les rails, le grincement de roues trempées de grêle fondante. Je saisis distinctement le halètement de la pompe à air, et un train de marchandise s'arrêta sur la voie de garage ouest. Ce devait être nécessairement, pensai-je, le No 3, car il n'y avait pas d'autre train de marchandise signalé ce soir-là. D'ailleurs, la demie après minuit sonnait à l'horloge.

“ Je chassai donc les anxieuses préoccupations qui m'avaient obsédé depuis un quart d'heure, et je conclus que Seymour et Crowley, étaient, selon leur coutume, ponctuels au rendez-vous.

“ J'aperçus enfin mes deux amis. Ils sautaient du fourgon de queue. Malgré la distance et l'obscurité bruineuse, je les reconnus parfaitement, tous deux, à la lumière de leur lanterne, — chose en elle-même discutable, mais dont je ne me rendis pas compte sur le moment, tant j'étais soulagé par leur arrivée. Un bruit de pas cria sur le quai, et ma porte s'ouvrit. Seymour et Crowley entrèrent. Nous échangeâmes la poignée de main habituelle et je m'informai du voyage.

— La descente a été rude, dit Seymour, et nous avons eu bien des tracas. La voie est glissante.

“ En même temps il prit la dépêche d'ordres que je lui tendis et, en l'ouvrant, il la macula de sang.

— Mais, Seymour, tu es blessé ?

— Tiens, c'est vrai, dit-il. En descendant la côte de la Cave, tout à l'heure, je me suis déchiré la main, comme tu vois, en cherchant à retenir Crowley, qui avait glissé.

— J'ai même appris, continuai-je en riant, que Jim s'était fait tuer. C'est la grêle qui me l'a dit et...

— C'est vrai, intervint Crowley.

“ A peine avait-il prononcé ces paroles qu'il disparaissait avec Seymour, comme si la tempête les eut balayés. Un coup de tonnerre éclata, et le train, un moment éclairé par la fulgurance de la foudre, s'évanouit dans le noir.

“ Je ne peux pas vous dire ce que je ressentis alors. Vous le comprenez mieux que je ne saurais vous l'expliquer. Et remarquez bien que j'étais parfaitement éveillé, que je possédais mes facultés dans toute leur plénitude. ”

Un silence pénible suivit cette narration extraordinaire.

Janvier reprit, quelque peu ému :

“ Vers une heure, c'est-à-dire une demi-heure après cette hallucination, le train No 3 — le vrai, cette fois — entra en gare, avec le cadavre de Crowley. Seymour me raconta que le serre-frein, en surveillant la descente du train, du haut d'un wagon, avait glissé sur les planches humides et s'était fracturé le crâne sur la pierraille de l'entrevoie, vis-à-vis la Cave de la Mort. Lui-même en voulant prévenir la chute de son ami, s'était blessé à la main.

“ Le conducteur refusa de croire, tout d'abord, à la mystérieuse dépêche de la nuit ; mais, lorsque je lui montrai les taches de sang, sur l'enveloppe d'ordres, il fut atterré.

“ Il remarqua aussi des traces de pas, fraîches encore, sur le parquet.

“ Cette constatation lui fit comprendre que je disais toute la vérité ”.

Depuis le récit de Janvier, je ne ris plus des histoires de revenants.

Jules TREMBLAY.

Octobre 1906.

RÉFLEXIONS

Entre eux les animaux se dévorent ; les plantes
Se nourrissent aux sucres putréfiés des corps,
Et les hommes, grevés aussi de faim hurlante,
Massacrent, cependant que tous vont à la mort.

Qu'importe ce qui meurt à la terre féconde !
Pour conserver le jeune aspect de son manteau,
Riche elle sème, puis, indifférente, émonde
Enfant comme vieillard, forêt comme roseau.

Elle émonde sachant l'entêtement d'un germe,
Et son vent surchargé des choses d'autrefois
En fait trembler la vie oubliée du terme.
— Voici qu'un papillon s'écrase entre mes doigts.

Face au vent obsesseur et dur qui me pénètre,
Je ressens, à toucher l'éphémère perclus
— Plus vif que la rancœur, ainsi, de disparaître —
Le bonheur d'être encor quand d'autres ne sont plus.

Alphonse BEAUREGARD.

LA FLÛTE D'ÉBÈNE

Prends ta flûte d'ébène et que tes mains savantes
Promènent des frissons sur ses multiples clés ;
Redis-moi la chanson des ondes et des blés,
Et l'éternel refrain des choses décevantes.

Que ta lèvre arrondie, en saccades savantes,
Y souffle vers l'espoir, l'amour en chants ailés ;
Et dans l'apaisement des bleus ciels constellés,
Emplis la calme nuit de tes hymnes ferventes.

Et tiens incessamment la flûte dans ta main,
Pour la porter riante à ta lèvre jolie,
Pour la porter pleurante à ta lèvre pâlie.

Tu chanteras ainsi tout le long du chemin.

Car d'étranges concours font que le cœur humain,
Qui s'en va sanglotant sur la route suivie,
Peut également rire aux choses de la vie.

J.-H. Roy.

LE COLYSÉE

Le colosse flavien survit aux millénaires.
L'aigle victorieuse y posa son cachet.
L'amphithéâtre altier où Rome s'épanchait
Déconcerta l'assaut des hordes mercenaires.

Le travertin jauni que le marbre cachait,
Quand Titus ordonna ses fêtes sanguinaires,
Vit passer les tribuns, les vieux légionnaires,
Et les Chrétiens taillant les dalles, sous l'archet.

D'innombrables martyrs tombèrent dans l'arène.
Pour le Christ, ils mouraient en regardant les cieux,
Et leur sublime foi souffletait les faux dieux.

La ruine est debout, son ombre souveraine
S'allonge sur la terre ; et son immensité
Ecrasera César dans la postérité.

Rome, 1908.

Jules TREMBLAY.

PAGE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Le comité d'organisation des fêtes du tri-centenaire de la fondation de Québec a décidé d'affecter la balance de ses fonds à l'édition d'une histoire officielle de la célébration. J'ai grand'hâte de savoir si l'incroyable réception faite à Champlain y sera mentionnée, et en cas d'oubli de certains détails significatifs, dans le livre projeté, je m'inscris pour le chapitre suivant :

Arrivée de Samuel de Champlain,

Le jeudi, 23 juillet 1908

Entouré des pirogues sauvages, escorté de tous les yachts en disponibilité, des bateaux du gouvernement, et même, par hasard, de quelques steamers marchands, le " Don de Dieu ", tout or et blanc, remonte le Saint-Laurent, voiles gonflées. Barbarie, 17^{me} siècle et 20^{me} siècle se mélangent ; la vapeur crie dans cent sifflets accordés sur tous les tons de l'aigu cacophonique, les hélices brassent le fleuve comme une cuve, les indiens, bruns et nus, pagaient à même allure que la goélette, et par dessus tout, un immense ciel bleu s'étale et tombe loin, loin par delà l'île d'Orléans.

Le " Don de Dieu " amarre.

Des quais jusqu'aux Plaines d'Abraham, les rues sont remplies d'une masse humaine incessamment refluee, en longues ondulations, à tous les points du compas. Il y a dans la ville douze mille soldats, je ne sais combien de batteries et de corps de musique. En face de la citadelle dorment une demi-douzaine de cuirassés couverts de pavillons et de banderolles.

Le débarquement de Champlain va déchaîner tous les tonnerres, précipiter le vent dans les cuivres, fouetter la peau bandée des tambours. Une délégation de dignitaires, prince de Galles en tête, va recevoir le héros dans " l'Abitation ", sinon au débarcadère.

L'heure avance. Pas un coup de canon. C'est à penser que remparts et cuirassés se craignent, hésitent, ne sachant qui fera feu le premier. De clairons, point ; de délégation, nulle trace.

Les rues de la basse ville deviennent un purgatoire tant le soleil s'est mis de la fête, et, dans la poussière, la foule avance, recule, indécise, maintenue en mouvement par les tramways qui rappellent des charrues de locomotives attaquant une plaine de neige. On a si souvent entendu les mots : " V'là Champlain ! " que c'est à n'y pas croire quand, plus d'une heure après son arrivée, la figure bien connue du hardi marin émerge avec sa suite. L'explorateur fait son chemin à coups de coude comme n'importe qui, la mince ligne de faux soldats aux hallebardes et fusils tout en bois ne parvenant pas à contenir le peuple curieux trop à l'étroit. Quand j'aperçus les pionniers, un tombereau de fumier traversait leur ligne. Le Champlain véritable frayant, hache en main, sa route à travers la forêt, avait certes moins de difficulté.

Maintenant la foule connaît son but et s'y pousse d'un seul bloc. C'est "l'Abitation" pleine de sauvages, où les prospectus annoncent une fastueuse réception à la troupe.

Si la forteresse ne fut pas prise d'assaut, ce n'est certainement pas sa garnison d'indiens accablés de chaleur et d'allure débonnaire qui la sauvèrent, mais le désappointement de la cohue qui, à ce point, lasse de voir à peine, de n'entendre ni musique ni canons, débordait dans les petites rues, escaladait la haute ville afin de s'installer pour voir passer la procession complète, préparée par sections.

La terrasse est envahie depuis le matin. La Côte de la Montagne offre un tangage de corps, un roulis de chapeaux.

Tout à coup, venant de la Grande Allée, parmi le flux des spectateurs s'étageant de l'asphalte aux faites des arbres, on entend un lourd claquement de galop. Chacun se rue où son physique tiendra le moins d'air cube possible, les galeries s'emplissent d'hôtes non invités, désireux de sauvegarder leurs os, et la garde du prince de Galles — tous hommes de haute taille montés sur de puissants chevaux bruns — débouche à toute vitesse ; puis le prince lui-même, dans le large sillon creusé par cette charge de cavalerie, passe rouge, raide et compassé, dans son carosse, et va prendre sa place sur l'estrade où l'attendent les ministres, les autorités de la ville, les consuls, les belles dames, les cinématographes et l'adoration des gogos.

Plus bas, dans quelque étroite rue encombrée, Samuel de Champlain, fondateur de Québec, père de la Nouvelle-France, étouffé par la poussière, suant à grosses gouttes, joue de tout son corps pour se percer une route . . .

Alphonse BEAUREGARD
